

ASSEMBLÉE DU DÉSERT

Dimanche 6 septembre 2009

Calvin, au service du Dieu qui parle.

Allocution de Pierre Janton,

professeur émérite à l'Université de Clermont-Ferrand.

Certitudes et certitude chez calvin

Quand nous essayons de comprendre nos ancêtres d'il y a cinq cents ans nous devons redouter l'écueil de l'anachronisme. Il faut d'abord réajuster notre échelle spatio-temporelle, imaginer, par exemple, une France de 15 à 16 millions d'habitants, occupant environ les deux tiers de son territoire actuel, semée de villages et de villes dont les plus peuplées, à part Paris et Lyon, n'atteignent pas la taille de nos sous-préfectures. Ensuite il y a tout ce qui ne peut pas se cartographier, l'univers mental et les paramètres affectifs. Comment restituer la puissance émotionnelle de concepts comme la damnation, le salut, l'antéchrist, le millennium, sans parler des fondamentaux et des articles de Nicée dont l'*Institution chrétienne* développe le commentaire ? Pourtant ces idées informaient le quotidien de l'époque, et lorsque papistes et réformés se traitaient mutuellement d'antéchrists, ils traitaient un sujet vital pour eux en se référant aux autorités les plus sérieuses.

Il faut donc, avant d'aborder ces époques lointaines, avoir sous les yeux les descriptions données par les historiographes et avancer prudemment entre nos incertitudes et nos approximations. Nous possédons cependant assez de témoignages pour reconstituer le climat et même les microclimats sous lesquels vivaient les contemporains de Calvin, qui étaient aussi ceux de Rabelais et de Ronsard et d'une nuée de penseurs effervescents qui préparaient le protestantisme libéral.

Cette diversité, longtemps occultée par les orthodoxies triomphantes, reflète une angoisse commune que les uns cultivent par une théologie de l'expiation et les autres fuient dans le libertinisme. Car l'angoisse de la mort domine une société d'insécurité et de peur, assiégée par la mortalité, la peste, la famine, la guerre, la menace du Turc, et entourée par le spectacle de la souffrance, des mendiants, des enfants abandonnés, des suppliciés pendus aux gibets, des exécutions raffinées. Cette souffrance est généralement comprise comme le châtement de Dieu. A cause des péchés des hommes, Dieu laisse se déchaîner la puissance de Satan jusqu'au retour du Christ et à l'établissement du règne de mille ans. Or ce retour approche. Tous l'attendent pour bientôt. En 1545 Pierre Viret en annonce l'imminence. Calvin en est persuadé dans ses sermons sur Tite et Tmothée en 1554-55. Tout ce qui spéculé et compute se prépare pour le Jugement. Toutes les périodes de mutations interprètent le bouleversement des valeurs comme le signe de la fin des temps. En réalité ce n'est que la fin d'une civilisation.

Nous en sommes là aujourd'hui et notre vision planétaire élargit notre perception de la fin: maladies nouvelles, pandémies, cataclysmes naturels et artificiels, pollution universelle, épuisement des ressources naturelles, hécatombes humaines et animales, nuées génératrices de monstres, guerres, génocides, insécurité, proximité du Turc et de Mahomet, déclin de l'éthique traditionnelle, multiplication des sectes et des devins, tyrannie des idéologies, orthodoxies crispées sur la pensée unique, chasse aux mal-pensants, diabolisation de la différence. Les Noël Bédier d'aujourd'hui défendent des dogmes moins grandioses avec autant d'aveuglement, tandis que les foules, manipulées jusqu'à l'hystérie, "manifestent" en processions haineuses, en 2002 comme en 1535,

sous d'autres bannières, prêts à lyncher les coupables désignés, pendant que libertins et athées, comme au temps de Calvin, exaltent le luxe, l'argent, les plaisirs, l'exaspération dionysiaque de la sexualité, la désacralisation des valeurs et la subversion des cadres séculaires.

Ces formes de déni et de fuite offrent une alternative également vaine aux intolérances d'autrefois., Fuir le dieu terrible du Jugement en le niant ou en l'affadissant génère autant d'angoisse que la culpabilité entretenue. D'autres peurs surgissent de l'impuissance, car la puissance du psychique, ce dieu d'épouvante qui habite l'âme, submerge tous les efforts pour le conjurer. Jung écrivait cela en 1932. En ce sens, nous sommes contemporains de Calvin. Nous allons voir comment Calvin, dans un contexte psychologique proche du nôtre, a essayé d'exorciser la peur en l'intégrant de façon positive à son discours sur l'homme et Dieu. C'est dans son exposé de trois dogmes fondamentaux (justification, présence réelle et prédestination) qu'il déploie son effort d'évacuer la peur en construisant une certitude. On perçoit cependant que cet effort laisse subsister une inquiétude et que la certitude, ce maître mot que le théologien martèle à travers toute son oeuvre, n'est acquise et, comme il dit, scellée en son coeur, que lorsqu'il renonce à la théologie et s'abandonne à l'acte de foi.

Le sens du sacré naît des ténèbres de l'inconnaissable. Au XVI^e siècle l'Eglise qui se proclamait médiatrice entre l'homme et le divin ne rassure plus toutes les consciences. Calvin décrit comment il a rassuré la sienne: en passant de l'inconnaissable terrifiant à un connaissable bienveillant.

"Les maîtres et docteurs du peuple chrétien...prêchaient bien ta clémence envers les hommes, mais seulement envers ceux qui se rendaient dignes d'elle. Finalement, ils mettaient si grande dignité en la justice des oeuvres que celui seulement était reçu en grâce qui par ses oeuvres se serait réconcilié à toi...Et lors,telle satisfaction nous était enjointe: premièrement,qu'après avoir confessé tous nos péchés à un prêtre, humblement nous en demandions pardon et absolution, item que par bonnes oeuvres nous effaçions vers toi la mémoire de ceux-ci; finalement, pour suppléer à ce qui nous défaillait, que nous ajoutions sacrifices et solennelles purgations. Et pour autant que tu étais un juge rigoureux, vengeant sévèrement l'iniquité, ils montraient combien épouvantable devait être ton regard. Et bien que j'eusse accompli toutes ces choses... j'étais toutefois bien éloigné d'une certaine tranquillité de conscience. Car chaque fois que je descendais en moi ou que j'élevais mon coeur à toi, une si extrême horreur me surprenait, qu'il n'était ni purifications ni satisfactions qui m'en pussent aucunement guérir" (Ep. à Sadolet, 1540).

La seule guérison possible consistait à évacuer la crainte en donnant au juge "épouvantable" le visage aimant de Jésus-Christ :

"...si donc je pense à mes péchés, et que là-dessus je vienne à concevoir combien c'est une chose horrible et épouvantable que la colère de Dieu et qu'il soit un juge pour me jeter dans l'abîme, alors je viendrai à dire: 'Or ça, quel moyen as-tu pour t'arranger avec Dieu? Lui pourras-tu apporter quelque chose qui puisse satisfaire voire seulement pour la moindre offense que tu as commise? Hélas non!...Il faut donc que Jésus-Christ compare en mon nom et qu'il se constitue ma caution et mon garant'...Quand nous entrerons en nous-mêmes et nous ferons un bon examen de nos péchés, nous connaissons que nous sommes si détestables à Dieu, qu'il faut que lui-même vienne en la personne de son Fils pour en faire satisfaction et pour réparer nos iniquités, afin que par ce moyen nous soyons réconciliés avec lui" (Sermon sur Esaie 53,4, 1558).

Mais tout en affirmant le pardon de Dieu, ce texte n'occulte pas cette chose horrible et épouvantable qu'est la colère divine. Le repos de la conscience reste menacé tant qu'il ne repose pas sur une certitude qui l'immunise contre l'angoisse.

Il faut donc que cette certitude soit scellée par le Saint-Esprit sur le coeur indélébilement corrompu. Les réformateurs ont postulé que la Bible est le texte unique dans lequel Dieu révèle sa volonté. En sermons, leçons, commentaires, Calvin a expliqué toute la Bible mais si l'Ecriture seule, dégagée de la glose suspecte, lui offre le fondement d'une certitude irréfragable, on remarquera qu'il la comprend, dans la tradition de l'Eglise, à la lumière des premières confessions de foi et notamment du dogme trinitaire, bientôt mis en question par les pionniers unitariens. Calvin les condamne

âprement, moins sur la base de l'exégèse, que parce qu'ils savent l'assise de sa certitude: car si Jésus n'est pas Dieu, son sacrifice n'est pas à la hauteur de la justice divine, le courroux reste entier. Et si le Saint-Esprit ne participe pas de la divinité, alors la bonne nouvelle est entachée de corruption humaine. Il faut donc la Trinité pour s'opposer au doute angoissant et établir la certitude libératrice.

Au dogme trinitaire Calvin ajoute un arc-boutant pour conforter sa certitude: c'est sa doctrine eucharistique de la présence réelle qui le distingue des mémorialistes zwingliens. Pour lui, la foi n'est pas un simple savoir "voltigeant dans le cerveau sans toucher le coeur". Le diable aussi connaît les Ecritures et la connaissance de la Bible, même assimilée par la constante manducation du texte, peut rester un biblisme sec si elle ne s'accompagne pas de la participation régulière à la cène. Calvin, en effet, défend la présence réelle mais sous forme spirituelle, non physique. La cène, dit-il, est une "communication" du divin au profane :

"...nous reconnaissons Jésus-Christ être tellement incorporé en nous et nous aussi en lui, que tout ce qui est sien, nous le pouvons appeler nôtre, et tout ce qui est nôtre nous le pouvons nommer sien. Par quoi nous nous osons promettre assurément que la vie éternelle est nôtre, et que le Royaume des Cieux ne nous peut faillir non plus qu'à Jésus-Christ même. D'autre part que par nos péchés nous ne pouvons être damnés non plus que lui, parce qu'ils ne sont déjà plus nôtres mais siens" (Instit.chrét.,IV,8).

Ce texte de 1536 fait comprendre avec quelle intensité l'angoissé dut ressentir la délivrance en entendant Dieu lui dire : "*Mon enfant, tout ce que j'ai est à toi*" (Luc, 15,32).

Avec le dogme trinitaire et la doctrine de la cène, la prédestination sous-tend la certitude de Calvin. Doctrine bibliquement incontournable, elle procède également du vécu. Pourquoi la foi chez l'un et l'incrédulité chez l'autre? Calvin explique à Libertet que, puisque les uns sont choisis, les autres ne le sont pas. Il ne spécule pas sur le sort des derniers mais il est vraisemblable, dans l'optique du serf-arbitre qui est la sienne, qu'ils sont abandonnés à l'arbitraire de Dieu. Soulignons avec lui que cette doctrine dresse un rempart de sécurité contre le doute et l'angoisse :

"Il n'y a nul moyen plus propre pour bien édifier la foi, quand nous entendons notre élection, laquelle est scellée et cachetée en nos coeurs par le Saint-Esprit, être fondée au bon plaisir de Dieu et en son conseil immuable, tellement qu'elle n'est sujette à aucun tourbillon du monde...ni à aucuns changements qui puissent advenir de l'infirmité de notre chair. Car notre salut est alors si certain, quand nous trouvons sa cause en Dieu et en sa volonté" (Préd. éternelle de Dieu, 1552).

Quelle dut être la délivrance de l'angoissé, quand il réalisa qu'il cherchait Dieu parce que Dieu l'avait trouvé, ce Dieu d'épouvante qui le choisissait immuablement pour le mettre à l'abri des récurrences de l'angoisse et l'assurer que rien ne l'ôterait de sa main !

Tous ne ressentaient pas au même degré le besoin de cette thérapie. Sans parler des libertins, certains pasteurs s'en écartaient, qui sur la Trinité, qui sur la cène, qui sur la prédestination. La dureté avec laquelle Calvin défendait son enseignement montre à quel point il s'identifiait à lui et que toute contradiction portait atteinte à sa sécurité psychique. On le comprend. Ce timide en quête de tranquillité, jeté dans la bataille malgré lui par des figures paternelles, son père d'abord, puis Farel et Bucer et les syndics de Genève, cette sensibilité exacerbée par l'injustice et la calomnie, toujours en train de protester de sa sincérité et de prendre Dieu à témoin, ce pacifique prêchant la non-violence et la joue tendue au plus fort de la persécution, cet autoritaire sans autre pouvoir que celui de la Parole, de son intelligence et de son éloquence, enfin ce crucifié par la souffrance physique, rompu par les veilles et le travail quand ses adversaires et certains collègues mangeaient avec les mangeurs, cet assailli de toutes parts avait besoin de certitudes inexpugnables pour devenir plus que vainqueur et prêcher sans distinction de personnes aux plus grands et aux plus petits.

Ce n'est pas ici l'endroit de décrire ses croyances au-delà des remarques précédentes, dont l'objectif est de montrer comment peuvent s'élaborer les certitudes. Les révélations religieuses révèlent surtout l'impuissance devant l'incontrôlable et l'angoisse, refoulée ou déniée devant la seule

certitude, celle de devoir mourir. Remercions cependant Calvin de nous avoir appris à lire dans la Bible l'annonce d'une consolation possible. Pendant cinq siècles, la tradition qu'il a instaurée a structuré la culture huguenote, aujourd'hui soluble dans la nouvelle pensée unique, réduite à un droit-de-l'hommisme pleurnichard et à un caritativisme subventionné, pendant que nos temples se transforment en maisons des sports et en salles polyvalentes.

Ce parallélisme n'est pas une coïncidence mais il n'est pas inévitable. L'épouvante subsiste, mais éloignée aux limites d'un univers que Calvin ne soupçonnait pas. Le ciel d'aujourd'hui surplombe les clochers depuis des années-lumière et Dieu survole la création de si haut qu'on ne l'aperçoit plus. Toutefois la peur des mutations reste proche. Elle génère des angoisses en quête de sauveurs et ni nos savoirs, combien plus étendus, ni nos techniques, combien plus merveilleuses, ne nous rassurent plus que n'étaient rassurés les contemporains de Calvin. Qu'a-t-il, lui, répondu aux horreurs de son temps, aux enrichissements scandaleux, à l'exploitation de la misère, au commerce du sexe et à l'étalage de la perversion? Son oeuvre sociale est immense, depuis l'hygiène des rues à la propreté des gouvernements. Il est facile de s'en moquer pour ceux qui veulent rester dans l'ordure. Mais là où il touche à la fois l'intemporel et le vital, c'est par le message qu'il laisse à quiconque cherche le Sens et ne le trouve pas. Comment a-t-il supporté les maux qui l'accablaient et que Dieu ne guérissait pas, la mort de ses bien-aimés, la haine de ses adversaires? Comment a-t-il vécu le silence de Dieu ?

Il faut lire ses sermons sur le livre de Job parus un an avant sa mort pour pénétrer au coeur de sa foi, de la foi. Le Dieu de Job, dit-il, se rit des questions des hommes dans sa majesté redoutable, mais il finit toujours par intercéder avec lui-même. S'il se conformait à nos volontés, nous ne saurions pas ce qu'est l'obéissance. Cependant ce n'est pas là une forme de résignation. La foi se définit et se déclare à l'heure de l'ultime tentation. *"La pire tentation et la plus mortelle que Satan nous puisse mettre au-devant, c'est quand il nous semble que nous perdons temps quand nous prions Dieu et que nous avons notre recours à lui"* (Job, sermon IX). Quand il semble que Dieu "dorme au Ciel" il faut s'en tenir à la promesse "qu'il y aura loyer pour les justes". Le sens de la souffrance est d'exercer le chrétien à se fier à Dieu dans les circonstances qui semblent prouver son absence. *"Il faut entrer en ce combat, voire en un combat vif [à vie et à mort], où il nous faut appliquer tous nos sens et toutes nos études"*.

Il ne s'agit pas de construire des certitudes intelligibles mais de parier sur la bonté du juge inique en l'absence de toute certitude, sinon celle qu'il agira. "Quand donc les fidèles ont une telle certitude que Dieu leur a donné son Saint-Esprit, afin de montrer que jusqu'à la fin il sera père, là-dessus ils peuvent...se glorifier contre Satan, contre la mort et contre toutes choses. Et pourquoi? Parce que rien ne les peut séparer de cet amour que Dieu leur porte et qu'il a une fois montré en notre Sauveur Jésus-Christ" (Job, id.).

La certitude recherchée à travers catéchismes, traités, controverses, se fonde sur cette expérience. Le combat de la foi, Calvin l'a vécu dans son intelligence, dans sa sensibilité, dans son corps épuisé et au tréfonds de sa psyché où s'élabore le sens de l'être: combat pour la certitude unificatrice qui s'achève par une reddition, celui d'Abraham sacrifiant, de Jacob avec l'ange, de Job devant le silence de Dieu. La sagesse de la foi, dit Calvin, consiste à s'en remettre à Dieu comme à un père, à s'agripper à lui et à postuler le sens au sein de l'absurdité. Toute théologie qui n'aboutit pas à cet acte-là se condamne à devenir anachronique un jour et à n'être qu'un chapitre de l'histoire des dogmes.